Vol. LI SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 1 MARS 1922 No. 15

ABONNEMENTS
Canada, par année $1.00
Etats-Unis, par année 1.50
Europe, par année 2.50

Tarif des Annonces
Par pouce .... 50 sous
ANNONCES LEGALES
1ère insertion, par ligne ...... 12 sous
Chaque insertion subséquente 8 sous

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 sous chacune. Petites annonces, 50 sous.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie devront être adressées :

Le Manitoba
Publié par A. GAUVIN
... Avenue Provencher
...FACE - MANITOBA
... 1235

LES HEROS OUBLIES

Les Soeurs Grises au Nord-Ouest

En 1843, un èvêque déjà âgé, à la soutane usée, se présentait chez les soeurs grises de Montréal. C'était Mgr Provencher qui, depuis vingt-cinq ans avait charge de l'évangélisation des immenses territoires du Nord-Ouest. Depuis de longues années il avait compris que pour parfaire son oeuvre, il lui fallait des religieuses. En vain avait-il parcouru les deux mondes et s'était-il adressé à cinq communautés; il s'était heurté partout à un refus, à une impossibilité. La pauvreté extrême, l'éloignement et les difficultés de communications n'étaient-ils pas un obstacle insurmontable? Cependant Mgr Bourget, évêque de Montréal, recommande cette fondation aux Soeurs Grises. Devant toute la communauté, composée de trente-huit soeurs, Mgr Provencher expliqua ce qu'il attendait des religieuses pour cette fondation de la Rivière Rouge, et ne cacha pas les difficultés et les misères qui en seraient le partage.

Les soeurs trouvèrent cette affaire trop importante pour se décider sur le champ et elles prirent neuf jours pour consulter Dieu. La neuvaine terminée, il fut décidé que l'on se chargerait de cette fondation, qui offrait au zèle et au dévouement un vaste champ d'action.

Il ne restait plus qu'à faire le choix des fondatrices. Pour ne pas se tromper dans une élection si importante, on fit de nouveau une neuvaine afin qu'il plût au ciel de désigner celles qui iraient si loin exercer leur charité. Quatre soeurs furent choisies: les soeurs Valade, Lagrave, Coutlée et Lafrance.

Cette communauté des Soeurs Grises avait été fondée en 1731 par une sainte femme, Madame Veuve d'Youville, aujourd'hui vénérable. Son père, Christophe Dufrost de la Jemmerais, avait quitté le beau pays de France, le château trois fois séculaire de la Jemmerais, situé à Médréac, diocèse de St-Malo, pour venir au Canada, batailler contre les Iroquois. Il s'unit à Marie Renée Gaultier de Varennes, fille de René Gaultier de Varennes, gouverneur des Trois-Rivières. Un des frères de Marie Renée Gaultier de Varennes était le grand découvreur de l'Ouest: Pierre Gaultier de Varennes, sieur de la Vérandrye, qui, le premier, au nom de l'Eglise et du roi de France, Louis XV, prit possession des immenses territoires situés à l'ouest du lac Supérieur. Sa nièce, Madame d'Youville, fut la première canadienne qui dota son pays d'une institution de charité. Son activité et son zèle lui firent embrasser toutes les oeuvres de charité. En 1771, agée de 70 ans, cette sainte femme mourait entourée de sa petite communauté composée de dix-huit soeurs.

L'oeuvre de cette femme forte grandit de plus en plus et s'étendit des flots de l'Atlantique à l'Océan Glacial.

Les quatre soeurs destinées à la Rivière Rouge partirent de Montréal le 24 Avril 1844 et arrivèrent à leur poste le 21 Juin, après 59 jours de pénible voyage. Grâce à la puissance de la vapeur et au confort des chemins de fer le voyageur de Montréal à St-Boniface trouve courtes et pas trop fatigantes les quarante-huit heures de trajet; il ne peut que difficilement se figurer ce que coûtait de souffrances, de difficultés et d'inquiétudes de toutes sortes ce même voyage en 1844. Le seul chemin était celui des canots par les lacs et les rivières. Plusieurs canots d'écorce de bouleau composaient une flotille. Le canot occupé par les soeurs mesurait quarante pieds de long sur cinq de large, huit hommes en manoeuvraient les avirons. L'embarcation contenait une cargaison de 4,000 livres. Les religieuses furent installées tant bien que mal parmi caisses et ballots. Quatorze cents milles séparaient Montréal de la Rivière Rouge. Outre les voyages sur les lacs et les rivières, il y avait quatre-vingt portages. Le portage consiste à transporter les canots et les bagages, soit à certains endroits où les rivières cessent d'être navigables, soit dans l'espace de terre qui sépare une eau d'un autre. Ces portages sont toujours pénibles et redoutés.

A leur arrivée, les soeurs furent logées dans une pauvre maisonnette bâtie depuis 1828, et commencèrent les classes le 11 juillet. Cinquante-trois enfants s'y pressèrent, la plupart Sauteux ou Métis et quelques Sioux. Disons de suite que Mgr Provencher, dès son arrivée à la Rivière Rouge en 1818, avait ouvert une école; à lui revient l'honneur d'avoir ouvert les deux premières écoles dans le Nord Ouest, et toute sa vie il fut un fervent de l'éducation, payant par lui-même de sa personne pour faire la classe. Il lui fallait faire l'éducation presque complète des peuplades qu'il y trouva, il mit la main à la charrue et à tous les instruments aratoires et longtemps après sa mort les anciens habitants de la Rivière Rouge aimaient à rappeler que c'était lui qui leur avait appris à labourer leurs champs et à cultiver leurs terres. En 1837 il fit venir à grands frais deux tisserandes pour enseigner le tissage aux filles de colons. L'arrivée des Soeurs Grises fut donc d'un grand secours pour la colonie.

En 1845 arrivaient à la Rivière Rouge les premiers missionnaires Oblats, accompagnés des soeurs Whitman et Cusson. Ce voyage fut le dernier que firent les missionnaires par la voie des canots.



Hospice des Vieillards, Ancien Couvent.

Les lettres, notes détaillées écrites dans un style clair, vif, palpitant qu'ont laissées de ce voyage le futur Mgr Taché et la Soeur Cusson sont bien le meilleur récit que l'on puisse trouver de ces voyages en canots et de leurs difficultés, et donnent une magnifique description des régions parcourues.

En 1846 Mgr Provencher commença la construction d'un couvent pour les soeurs, mais cette année et l'année suivante ayant été des années de disette, en 1848 il n'y avait encore que quatre chambres logeables. Néanmoins malgré la pauvreté et les difficultés l'oeuvre des soeurs se dévelopait de plus en plus. En 1851 le couvent était terminé et de nouvelles écoles avaient été commencées, d'après les notes du temps: le couvent était sans contredit le plus bel édifice du pays et le plus considérable. Les soeurs y donnaient une éducation distinguée, outre les langues française et anglaise on y enseignait les beaux arts, la musique et le dessin. Les premières familles du pays et les bourgeois des forts tenaient à honneur d'y envoyer leurs enfants. Fidèles à l'esprit de leur fondatrice, les soeurs commencèrent, dès leur arrivée, les oeuvres de charité, par les visites aux familles pauvres et aux malades, tout en s'occupant des orphelins. La Soeur Valade, supérieure, était l'âme de cette petite communauté. En 1858, malgré les difficultés du voyage, elle alla à Montréal pour y chercher d'autres compagnes. Mgr Taché qui portait un grand soin à l'éducation et à la formation de la jeunesse, lui confia dans ce voyage trois enfants métis qui devaient être élevés dans les collèges du bas Canada. L'un de ces enfants était Louis Riel, qui était destiné au collège de Montréal.



Vénérable Mère d'Youville

Après dix-sept années de durs travaux, après avoir été la mère des pauvres, des malades, des enfants, soeur Valade rendait sa belle âme à Dieu en 1861, et même après le trépas, son corps qui avait tant pâti, put à peine reposer en paix. La cathédrale de St-Boniface aux deux tours jumelles chantées par le poête Whittier, avait été réduite en cendres cinq mois auparavant; la rivière venait d'inonder le pays en sorte que l'on ne trouva pas un pouce de terre sèche pour recevoir ses restes mortels. Un témoin de ce fait le consigne par ces lignes: "Comme il était triste le convoi funèbre de soeur Valade, procession lugubre faite dans l'eau jusqu'à mi-jambes pour aller enfouir temporairement dans les ruines de la cathédrale les restes de celle qui pendant dix-sept années de sacrifice et de dévouement a fait tant de bien à sa patrie adoptive. La cité de St-Boniface, par un geste qui l'honore, a tenu à faire revivre le nom de cette pionnière en donnant son nom à une des rues de la cité.

Cette humble fondation des Soeurs Grises à la Rivière Rouge fut le berceau des vingt-huit établissements qu'elles possèdent aujourd'hui de St-Boniface au Fort Providence et au Fort Simpson, dans le McKenzie, situé à 4,000 milles de Montréal, où elles se rendirent en 1867.

En 1858 plusieurs missions du Nord désiraient avoir des religieuses. Mgr Taché, étant à Montréal, demanda à la Mère Deschamps, alors supérieure générale, des soeurs pour ces lointaines missions. La supérieure y consentit et un contrat fut passé à l'effet que les soeurs fourniraient des sujets jusqu'à épuisement, à l'unique condition qu'on leur procurerait les secours spirituels et l'accomplissement de leur Saintes Règles.

Devant tant de sacrifices et pour être loyal, Mgr Taché fit observer que les missions étant bien pauvres, les ressources incertaines, on ne pouvait pas promettre beaucoup ni même promettre positivement: "Nous savons bien, répliqua la Mère Générale, que les Pères ne laisseront pas souffrir nos soeurs, nous ne demandons que le vêtement et la nourriture." Mgr Taché, connaissant l'extrême misère de certains jours, ajouta: "Mais si les Pères eux-mêmes n'ont pas de quoi pourvoir à leur subsistance?" "Dans ce cas nos soeurs jeûneront comme eux et prieront Dieu de venir en aide aux uns et aux autres."

En 1859, les Soeurs arrivaient à la mission du lac Ste Anne, près d'Edmonton, qui avait été fondée par M. Thibault en 1842. En 1863 elles furent transférées à St-Albert. En 1860 d'autres soeurs se rendirent à l'Ile à la Crosse, située à près de trois mille milles de Montréal, après un pénible voyage de 67 jours. Ce couvent traversa plus d'un mauvais jour. En mars 1867 il fut détruit complètement par un incendie. "Nous nous tenions là debout sur le lac glacé, raconte Mgr Grandin, condamnés à voir périr le fruit de tant de travaux, le fruit de tant d'espérances. L'incendie avait fondu la neige et pas un de nous ne pouvait changer de chaussures. Nous n'avions plus rien, pas même un mouchoir pour essuyer nos larmes."

En 1867 un champ nouveau allait s'ouvrir à leur zèle. Le vicariat d'Athabaska-Mackenzie, établi en 1862, avait été confié à Mgr Faraud, O.M.I. Son premier acte fut de solliciter le concours des Soeurs Grises; il l'obtint aux mêmes conditions faites autrefois à Mgr Taché. Les soeurs partirent de Montréal à l'automne de 1866, se rendirent en chemin de fer jusqu'à St-Paul et de là en charrettes jusqu'à St-Boniface, guidées par les intrépides missionnaires, les Pères Lacombe et Leduc, elles partirent pour le Fort Providence, situé sur la rivière Mackenzie, où elles arrivèrent le 28 août 1867, après un pénible voyage au cours du quel elles durent faire leur part du hâlage des canots et du transport des bagages.

Quelle a été la vie, les travaux et les résultats obtenus par les missionnaires et les Soeurs Grises dans ces lointaines missions de l'Athabaska-Mackenzie? Une idée vous en sera donnée en lisant le livre qui vient de paraître et intitulé: "Aux Glaces Polaires", Indiens et Esquimaux, Par le Père Duchaussois, O.M.I., missionnaire, écrivain, explorateur, qui dans un style sobre, mais vivant, où l'on sent l'homme qui a vécu, qui a vu ce qu'il raconte, fait passer sous les yeux des lecteurs, ces indigènes paiens ou chétiens avec leurs missionnaires. Tout dans ce livre répond aux questions que l'esprit curieux peut se poser, tableau des moeurs sauvages, énumération des difficultés à surmonter, et quantités d'aperçus de nature à satisfaire le géographe, l'ethnographe, le zoologiste, le minéralogiste, aussi bien que les touristes ou pionniers avides de connaitre ces régions devenues tout-à-coup fameuses par les découvertes de métaux précieux, d'huile et de charbon qui attendent au sein de la désolation les explorateurs assez hardis pour aller les arracher aux difficultés que la nature a amoncelées. Ce livre se clôt par la relation de la mort des deux plus jeunes missionnaires français du Mackenzie, tués par les Esquimaux. Avec plaisir vous y verrez que le sang de ces martyrs sera une semence heureuse pour l'évangélisation et la civilisation des Esquimaux et que, lorsque le moment sera venu d'appeler des religieuses en ces pays lointains, les Soeurs Grises seront là pour faire ce sacrifice.

Ce livre réponds bien à une nécessité et comble une lacune. Déjà en 1904 une plume autorisée avait écrit: "Il est aujourd'hui bien connu de tous les ordres religieux que les missions de l'Athabaska-Mackenzie sont les plus dures du monde". On ne connaissait de ces Missions que ce qu'en relataient les rares lettres et récits des missionnaires. En 1916 le Père Duchaussois avait bien écrit son livre: "Les Soeurs Grises dans l'Extrême-Nord, cinquante ans de Missions", c'était insuffisant. Il faut donc se réjouir de la venue de ce nouveau livre: "Aux Glaces Polaires" et féliciter et l'écrivain et ceux qui lui ont permis de mener sa tâche à bonne fin. Ce livre ne ferait-il que susciter quelques nouveaux ouvriers dans le champ ouvert par les efforts des pionniers, dont il raconte le martyre, qu'il se trouverait déjà couronné d'un immense succès.

L'étranger, le touriste, qui à St-Boniface, se rend à l'imposante cathédrale devra remarquer sur le côté sud de l'allée principale un modeste cimetière entouré d'une très simple clôture de fer, où près de cent tombes s'alignent symétriquement, se ressemblant toutes; c'est le cimetière

(A suivre en page 2)

"CHANTECLER"

Entendu! J'ai trop entendu dire par tous mes amis le succès épatant que vous avez fait de votre première réunion que je ne manquerai pas d'assister à votre seconde.

Me voyant arriver, mes patins sous un bras, mon tricot et ma tuque sous l'autre, le capitaine me souhaite la bienvenue: "Bravo! veuillez donc quitter votre pardessus et rejoindre les invités dans la salle d'attente."

Je monte quelques marches et j'arrive parmi un groupe d'amis chantant et causant en attendant le signal du départ.

En route!

De tous côtés on entend le clic-clic des patins qui se heurtent les uns les autres, jetés par-dessus l'épaule. Gantés chaudement, les tuques bien enfoncées sur la tête, nous partons gaiement pour l'Ecole Provencher.

. . . .

Nous chaussons nos patins, endossons tricots et sortons. Quel bon air. La glace vive, rayée par l'acier qui la mord laisse entendre des "crish-crish résonnants. Nous glissons en cadence, en faisant le tour de la patinoire.

Bon! mais regardez-moi celui-là! Qui est-ce que ce grand gaillard? N'est-ce pas bien . . . ? mais oui! c'est lui. En effet, nous en étions à notre dixième tour, quand arrive un ami, qui aime bien le patin, mais qui n'a pas encore pu maitriser l'art de se tenir sur ses jambes.

D'abord il hésite, il se tient fermement aux planches des côtés; il jette un regard furtif qui semble dire: "Mais mêlez-vous donc de vos affaires, vous m'intimidez."

Enfin, il se décide, et . . . paf! il s'assied de toute sa hauteur sur la glace "plus polie" qui lui rend un "ploump" résonnant!

Ce que nous avons ri!

Nous lui aidons à se relever. Heureusement il en est quitte pour un petit choc, et il part vaillamment. Il glisse, glisse, et parvient à faire plusieurs fois la route avec les autres amis qu'il a si bien égayé de ses premières prouesses.

Par contre les autres patineurs et patineuses, devenus experts par la pratique, glissent avec une gracieuse régularité. Nous changeons de compagnes à tous les quelques tours. L'on rentre se chauffer quelques minutes et l'on revient avec encore plus d'enthousiasme.

Nous respirons l'air pur à pleins poumons. Qu'il fait bon!

. . . .

Les lumières s'éteignent. Nous rentrons. Quel entrain.

L'exercice nous a creusé un appétit! Et l'on n'a qu'à penser à la bonne tasse de café chaud, que nous a préparée notre toujours si prévoyante Vice-Présidente, qui nous attend à l'Ecole Normale, pour hâter le pas.

. . . .

Bon nombre d'amis qui n'ont pas pu se rendre pour le patin, se sont rendus pour le goûter et les jeux. Une marche entrainante, au son de la musique nous emmène aux tables du réfectoire!

Quel spectacle! Les tables, coquettement ornées de nappes, semblent plier sous le poid des gâteaux et des sandwiches et autres friandises arrangées avec goût. Je vous laisse à penser quel honneur nous faisons à ce somptueux goûter!

Rassasiés nous remontons à la salle des jeux. Les heures sont vite passées, et l'on s'aperçoit avec regret que minuit est arrivé.

A quand la prochaine me demandent plusieurs voix, nous nous sommes si bien amusés! Nous n'oublierons pas de sitôt, cette séance. Les amis un peu fatigués mais toujours souriants partent les uns après les autres et tous me disent: "N'oubliez pas de m'avertir à la prochaine réunion, nous y serons!

Cocorico.

M. Ferdinand Laflèche et Madame Aimé Bénard sont arrivés la semaine dernière d'un voyage en France.

LES HEROS OUBLIES

(Suite de la page 1)

des Soeurs Grises, les anges du dévouement. Parlant des Soeurs de la Charité, Voltaire, cet homme qui a essayé de tout flétrir en religion, s'est cependant incliné devant elles et a dit avec une profonde conviction: "Peut-être n'y-a-t-il rien de plus grand sur la terre que le sacrifice que fait un sexe délicat de la beauté, de la jeunesse, souvent de la fortune, de l'aisance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramassis de toutes les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour l'orgueil humain et si révoltante pour notre délicatesse."

L'été, pendant la belle saison, on voit souvent dans ce cimetière une ou plusieurs soeurs s'y promenant en priant, ou occupées à l'entretien des tombes. Approchez, regardez ces tombes; lisez sur ces croix de fonte, noms et dates et demandez à l'humble soeur de vous donner quelques détails sur quelques-unes d'entre elles. En quelques instants vous aurez appris de beaux chapitres de l'évangélisation et de la civilisation du Nord-Ouest.

* * *

En 1884 s'ouvrait à Qu'Appelle la première école indienne industrielle de l'Ouest. Le Père Hugonard, O.M.I., en devenait le principal. Trois Soeurs Grises arrivèrent de Montréal le 21 octobre pour prendre soin de l'éducation générale des filles, et des services auxilaires du futur établissement, c'étaient les soeurs Lalumière, Bergeron et St-Arnaud; elles étaient accompagnées d'une tertiaire franciscaine.

La seule survivante de ces fondatrices est soeur Bergeron, qui est actuellement à la Maison Générale de Montréal; elle demeura vingt-trois années à cette maison de Qu'Appelle. Soeur St-Arnaud y resta vingt et une années.

D'autres soeurs ont un record d'années de travail dans cette école qui mérite d'être signalé; en particulier Soeur Goulet qui fut l'une des grandes figures de cette école indienne, où elle demeura vingt-quatre années, dont vingt comme supérieure. Elle mourut à St-Boniface en février 1917, quelques jours après le Père Hugonard. Actuellement, à l'école de Lebret on rencontre Soeur St-Alfred, qui est là depuis trente ans. Soeur Baulne, depuis vingt-quatre ans, Soeur Lamontagne depuis dix-huit ans. Ces trois soeurs parlent parfaitement les langues sauvages et ont été témoins de l'incendie de l'école en 1904.

Dans un prochain article nous essaierons de faire revivre la grande figure du Père Hugonard, en le montrant dans son oeuvre, l'école indienne industrielle de Qu'Appelle.

G. C.

ILLUSIONS

"L'homme arrive au tombeau trainant après lui la longue chaîne de ses espérances brisées."

Bossuet.

Vous est-il arrivé parfois le soir entre chien et loup de vous asseoir au coin du feu, et là les jambes étendues devant le foyer, où sur les charbons ardents valsent et sautillent des flammes bleuâtres, et la tête renversée en arrière de penser à ce qu'eût pu être votre vie et à ce qu'elle fut en réalité...

Parcourons ensemble une vie, une vie normale, non une vie toute de bonheur (celles n'existent pas), mais une existence ordinaire, et non ensevelie sous les peines et les douleurs... Et qu'y voyons-nous. Rêves évanouis désillusions perpétuelles...

Rapportons-nous d'abord aux premiers temps de la jeunesse: vous rappelez-vous le premier jouet tant convoité: brillante trompette, poupée aux multicolores accoutrements, polichinelle rutilant d'or? Votre maman vous tenant par la main vous montrait ces merveilles... vous pleuriez et la main vous entrainait ailleurs... et les jours suivants hantés par les objets de votre convoitise vous demandiez toujours le joujou qui ne venait pas... Petit rêve brisé, première désillusion...

Vous avez un ou une amie que vous aimez tendrement comme on aime à 15 ans, vous lui confiez vos peines comme vos joies. Vous viviez en lui ou elle un beau soir vous apprenez qu'il ou elle vous trahit... Désillusion encore.

Et vous voici à 25 ans, votre coeur s'éveille, il s'est éveillé... il aime. Oui, vous aimez celui ou celle que vous croyiez devoir faire votre bonheur... Vous y pensez le jour et en rêvez la nuit... et un jour vous apprenez que les serments échangés étaient faux et que tout n'était que mensonges et duperie... Votre illusion tombée et combien cruelle et combien amère...

Et admettons même que votre rêve s'accomplisse, que pendant quelques années vous nagiez dans un océan de bonheur, et peu à peu, vivant côte à côte deux ou trois ans, vous vous apercevez que le caractère que vous pensiez si bon ne cachait que méchanceté et fausseté, que vos aspirations et vos désirs sont méconnus et traités de folies, qu'enfin vos caractères ne peuvent sympatiser. Oh! quelle terrible désillusion... trainer derrière soi un boulet comme un monde, ou devoir remonter chaque jour jusqu'au sommet le rocher de Sisyphe... Que le ciel alors est noir, que l'orage est proche et que la pluie de larmes qui l'accompagne est abondante, quoiqu'inféconde... Désillusion encore et toujours désillusion...

Et vous avez des enfants en qui vous avez des espérances parfois bien justifiées: l'un meurt en pleine jeunesse, fauché à la fleur de l'âge; l'autre vous quitte pour des pays lointains, et le suivant, faut-il vous le rappeler, parents chrétiens, cet enfant, ce jeune-homme, tombe dans la débauche, le crime même et finit sur un lit d'hôpital ou derrière les murs d'une sombre prison... Désillusions encore et rêves évanouis... Mais si tout cela arrive, me dites-vous, il me reste au moins Dieu... Poursuivons: Le chagrin vous mine, votre foi faiblit, vous doutez... Voilà la plus terrible des désillusions... A qui n'a plus de foi, à qui Dieu ne reste plus, qu'il parte au loin d'où l'on ne revient plus, plus jamais... Ni Judas et Caïn n'en revinrent jamais...

Rêves brisés, désillusions, désespoirs, c'est la vie...

C. de la Lande.

SIXIEME FOIRE SUISSE D'ECHATILLONS A BALE

22 Avril au 2 mai 1922

Quelques siècles d'évolution et de progrès existent entre les foires du moyen âge et les marchés des temps modernes où les acheteurs et les vendeurs se rencontrent et apprennent à se connaître.

L'institution des foires modernes d'échantillons est actuellement répandue dans le monde entier. La Suisse et spécialement la ville de Bâle, que ses foires du XVe siècle ont rendue célèbre, a suivi le mouvement et depuis 1917 possède sa foire nationale. Le succès de cette entreprise est la preuve qu'elle remplit un besoin: chaque année Bâle est visitée par un grand nombre d'étrangers et d'acheteurs démontrant ainsi l'importance de l'industrie et du commerce Suisse.

Cette année la foire de Bâle aura lieu du 22 avril au 2 mai.

Les visiteurs et les importateurs des différents pays d'Europe et d'Amérique trouveront là une excellente occasion de se renseigner sur les nombreux articles que la Suisse fabrique pour son usage personnel et pour l'exportation.

Les visiteurs Canadiens sont invités à faire leurs démarches de suite pour obtenir leurs passeports.

Le Consulat Général de Suisse au Canada, les Consulats de Suisse et le représentant officiel de l'Office Suisse de Tourisme au Canada sont à la disposition des intéressés pour leur donner tous les renseignements nécessaires.

Consulat Général de Suisse au Canada, 212 rue Drummond, Montréal.

Consulat de Suisse, 716 Empire Building, 64 Wellington Street West, Toronto.

Consulat de Suisse, 719 McIntyre Block, 416 rue Main, Winnipeg.

Consulat de Suisse, 122 Hastings Strret West, Vancouver, B. C.

Office Suisse de Tourisme, 83, rue St. Jacques, Montréal.

mis aux précautions nécessaires, ou qu'elles ont été conduites à des expositions où elles sont exposées à l'infection. En somme, il ne s'agit pas là d'une susceptibilité plus grande chez les bêtes pur sang que chez les bêtes métisses, mais plutôt d'une exposition plus fréquente à la maladie.

Petites Annonces

50 SOUS PAR INSERTION

UN MANUFACTURIER de renommée demande un agent local. Doit posséder des références de première classe. Pas de capital requis. Une bonne opportunité pour une femme ou un homme d'habileté. Ecrivez Boite 2465. Montréal, P. Q.

NOUVELLES LOCALES

Février a été le mois le plus froid de l'hiver.

M. Ernest Lévêque est à faire des améliorations à sa résidence, rue Masson.

M. Forstal. fils de M. Forstal. rue Masson est en visite chez son père pour un mois.

M. le Docteur Tassé est de retour d'un voyage à Ottawa depuis la semaine dernière.

L'assemblée régulière de la Chambre de Commerce aura lieu mercredi le 8 mars courant.

M. Bougard. le gérant de la Banque d'Hochelaga à St-Pierre. était à St-Boniface la semaine dernière.

Les recettes du Carnaval de Winnipeg qui s'est terminé la semaine dernière, s'élèvent à $6,000. 00 en sus des dépenses.

La Cour de Révision a été fixée à la dernière séance du Conseil au 31 mars 1922 pour entendre les plaintes contre l'évaluation.

M. Angus Brabant, commissaire du Département de la fourrure de la Baie d'Hudson est parti lundi pour un voyage d'affaires à Montréal.

FEU MONSIEUR JOANNY BOCHARD

Nous avons le vif regret d'annoncer la mort de Monsieur Joanny Bochard, à l'âge de 72, survenue dimanche dernier, 26 février à 3 heures et demie de l'après-midi, à la résidence de son fils Louis, rue St-Jean Baptiste à St-Boniface, après une très courte maladie.

Monsieur Bochard fut atteint, en janvier dernier, d'une attaque partielle de paralysie du côté gauche et malgré les soins éclairés de plusieurs médecins il s'éteignit doucement dans l'après-midi de dimanche, muni des derniers sacrements et entouré d'une partie de sa famille.

Le défunt était un français de la vieille France, né au Coteau, près Roanne, et émigré il y a quelques dix-huit ans au Canada.

Fixé à St-Boniface, il n'en bougea plus. Très connu et fort estimé, il ne comptait dans la colonie française et parmi la population canadienne, que des amis.

Feu Monsieur Bochard était veuf, mais il laisse pour pleurer sa perte: deux soeurs, MMmes Charles Pénelet et Charles Bouchon, toutes deux de St-Boniface; un fils Monsieur Louis Bochard, de St-Boniface; quatre filles: Mme B. Vandel, de Winnipeg; MMmes M. Fayollat et d'Alexandro, de la Nouvelle-Orléans. et Mme Yobé de Saskatchewan.

Le service funèbre a eu lieu mercredi, 1 mars, dans la cathédrale de St-Boniface; un grand nombre de parents et d'amis y assistaient. L'absoute fut donnée par Monsieur le curé Jubinville.

Nous prions la famille si cruellement éprouvée de vouloir bien accepter nos très sincères condoléances, et nous pensons que ce leur sera, pour eux comme pour nous, une douce consolation, que de penser que c'est un peu sur le sol de France, que leur parent, notre vieil ami, dort aujourd'hui son dernier sommeil.

SOIREE CARNAVAL

Le nouveau comité de la Ligue des Dames Auxiliaires de la G.W. V. A.. branche des réservistes français, doit être plus que satisfait pour son début, de la complète réussite de sa grande soirée-carnaval de jeudi dernier à l'Edifice London, 430, rue Main.

Cette soirée a été un véritable succès dans toute l'acception du mot: succès par la nombreuse assistance. succès par la grande diversité des déguisements, succès par la gaieté et l'entrain qui ont prouvé l'extrême contentement de toute l'assistance et enfin. succès financier pour l'oeuvre.

Au milieu de cette superbe soirée et devant les juges. M. et Mme C. Patterson et M. J. M. Picard eut lieu aux sons d'une marche entrainante par l'orchestre le défilé réellement charmant des costumes. Les prix des plus beaux costumes ont été décernés à Mlle A. Fourès, Mme J. Lavoie et M. A. Pambrun. Ceux des plus originaux l'ont été à Messieurs A. Jamiesson et Blanchard, enfin Liliane Chauvière et Jean Duranthon ont obtenu ceux décernés aux enfants.

C'est passé minuit que l'on s'est séparé avec regret mais avec une consolation, celle, sur la demande de tous, d'avoir une réunion semblable le soir de la Mi-Carême, Jeudi, 23 mars.

La prochaine partie de cartes aura lieu à l'Edifice London, 43 rue Main. le jeudi soir 9 mars prochain. le prix d'admission sera de 25 sous.

FEMMES EN CULOTTES

Comme vous avez pu le juger, depuis que j'ai le plaisir d'écrire pour vous, chères lectrices, j'ai toujours et en tous mes articles, tâché de vous mettre sur un piédestal, de faire ressortir vos charmes: Je vous ai comparées aux fleurs dont vous avez toute la beauté ou aux oiseaux dont vous avez la grâce. mais toujours alors je vous voyais devant moi 'femme' en toute l'acception du mot et non pas femme-homme. Notez bien que je n'écris nullement par esprit de parti, ou poussé par un austère censeur, non. j'écris comme homme, comme poête aimant la femme telle qu'elle est et doit demeurer. en idéaliste même. . . Or, en culottes. ces affreux sacs gris et informes, je ne reconnais plus la femme, elle n'a de celle-ci que le nom, et même svelte et gracieuse. elle me rappelle en plein ces momies embaumées du temps des Pharaons. . .

Mais dites-moi donc. vous qui êtes pourtant généralement si coquettes, trouvez vous bien esthétiques ces culottes d'ordinaire très serrantes, surmontées d'un jersey plus collant encore. . . Trouvez-vous, mais vrai, là, que vous êtes à votre avantage. . . Eh. que diriez-vous donc si quelque beau jour je m'avisais de sortir en robe? Ne vous écrieriez-vous pas toutes: "Non. mais regarde ma chère, quelle horreur. . ." C'est ce que nous faisons nous-mêmes quand nous vous rencontrons dans votre accoutrement. . .

Je ne suis pas en défaveur de la culotte pour les sports. non. mais une culotte ainsi que j'en ai tant vues en Suisse. dans les Alpes, dans les rochers, une culotte ample et à plis et laissant la femme: femme. . . Je conçois parfaitement que pour le toboggan, le ski, etc. la jupe soit incommode. mais de là, à faire de la femme un jokey, non. non, et non. . .

Jeunes filles et jeunes femmes, croyez un homme qui a beaucoup vu et beaucoup vécu: Quand nous voyons la femme voulant jouer à l'homme, nous nous détournons d'elle comme d'une chose anormale. . . Mais quand nous vous voyons passer gentillettes dans les habits qui vous font si gracieuses. oh! qu'alors nous vous regardons avec plaisir. et même, pardonnez-le nous. nous suivons bien loin parfois votre silhouette. . . Vous Dieu fit de plus beau. de plus doux et de plus gracieux dans la création. . .

incarnez alors pour nous ce que

A. C. de la Lande.

NE JUGEZ PAS

Je ne me doutais pas hier en sortant de chez moi, que j'allais avoir à subir tous les assauts de mes lecteurs et lectrices, au sujet de mon article: Fuyez-là. . . J'eus pourtant dû prévoir la chose et ne pas sortir, car on se trouvait être le 13 et que le 13 est toujours pour moi une date fatidique.

Bref, voici les faits dans toute leur horreur. . .

Je partais donc de chez moi le matin tout gailladr, et chantonnant le grand air: partant pour la Syrie; je n'avais pas fait dix pas, que je me vis arrêté par la chère Madame Z. qui me dit, en esquissant son plus gracieux sourire: Vous avez publié la semaine dernière une exquise peinture de la mauvaise langue. Sans être méchant, tout le monde a bien reconnu Madame V. . . Franchement, c'est une bonne leçon pour elle." J'allais répondre que mon interlocutrice avait disparu. Et je continuai ma route en chantonnant "Ne parle pas, Rose je t'en supplie. . ." Je tournais le coin de la rue Langevin, quand je tombai nez-à-nez précisément avec madame V. dont m'avait parlé madame Z.

—"Oh, cher Monsieur, toutes mes sincères félicitations pour le courage que vous avez déployé cette semaine en démasquant les mauvaises langues. . . Tout le monde a bien reconnu madame Z. allez. Vrai, c'était peint de main de maître. . ." Je crois que le Mont Blanc s'écroulant sur mon orteil m'eut fait moins d'impression que les paroles de la chère madame V. Mais je jugeai plus prudent de m'esquiver, tout en rechantonnant "Pour tant d'amour ne soyez pas ingrate. . ."

Je ne faisais que commencer mes tribulations. Dans la rue Aulneau je rencontrai le si sympatique M. L. qui me tappant sur l'épaule, la droite, je crois: "Bien vrai, c'est tapé çà. . . —Quoi? —Faites donc pas l'innocent. . . Votre article: Fuyez-là" et avec un coup d'oeil très significatif "—Tout le monde a bien reconnu madame H. —Mais enfin, je n'ai voulu parler de personne en particulier, mais de tout le monde en général. —Taratata . . . on sait ce que l'on sait. . . et il s'en alla en répétant taratata taratata. . .

Il me semblait que j'étais traqué ainsi qu'une bête fauve et crus plus prudent de rentrer chez moi et de m'enfermer dans mon bureau. Mais ainsi que pour Caïn, l'oeil était là encore. . . A peine installé: drin, drin, drin. . . Bon! le téléphone. —Allô, Allô! c'est bien vous, M. C. de la Lande? —Mais certainement, madame. Savez-vous que madame T. vous en veut à mort? —Et pourquoi donc, s'il vous plaît? —Votre article: Fuyez-la, elle prétend que c'est pour . . . sa fille. . . —Mais, madame, croyez bien que je n'ai voulu blesser personne. . .

Ah, ouiche. . . le téléphone était fermé. . .

Où me loger. . . je me tâtai, et me trouvai plus innocent qu'un enfant qui vient de naître. Ce qui est vrai, c'est qu'une heure plus tard, je dus m'aliter avec une fièvre de 102. Le docteur fut appelé, et il n'était pas encore assis que j'entendis : "—Vous savez, bèn, ma femme, elle l'a trouvée mauvaise. . . " mes cheveux se dressèrent sur ma tête. —Que voulez-vous donc dire? —Oui farceur, votre article. . . "

Mais je n'écoutai plus, et aux regards ahuris des miens et du représentant de la docte faculté, je sautai du lit et allai m'enfermer dans mon grenier ou je me mis à écrire cet article. . .

Mesdames, ne jugeons pas si nous ne voulons pas être jugés. Nous avons tous a nous reprocher quelques péccadilles. . . Frappons-nous la poitrine et couvrons-nous la tête de cendres.

Pour moi, je fais amende honorable aux personnes que j'eus pu blesser, et qui eussent pu prendre mon article pour . . . leur voisine.

A C. de la Lande

PAROLES EPISCOPALES

La paix et la concorde sont essentielles parmi les catholiques

Mgr Julien, évêque d'Arras, adresse aux membres de son clergé des paroles de paix et de concorde dont doivent s'inspirer leurs actes et leurs actions. Le conseil de Saint-Paul sur la modération en fait l'objet.

"Le conseil est bon, non seulement pour notre gouverne en nos affaires privées, mais aussi pour maintenir la paix du Christ, la vraie union sacrée, dans notre société qui porte en son sein tant de germes de dissentiments. C'est un fruit de cette modération, reine et maîtresse de la vie, que nous saluons avec joie dans l'acte désormais officiel de la reprise des relations entre l'Etat français et le Saint-Siège. Conservons avec soin l'esprit de prudence et de sagesse qui nous a valu ce grand évènement. En remerciant Dieu de nous l'avoir accordé, gardons toujours le sens des possibilités. A chaque jour suffit sa tâche et sa peine. Soyons modestes, pour ne pas compromettre ce que nous avons et ce que nous désirons encore."

L'Eglise et la France ont l'une et l'autre tout à gagner à vivre en paix l'une avec l'autre. L'Etat est tenu d'écarter tout ce qui divise, de s'attacher à élargir le terrain où tous les Français peuvent se réunir.

"Prenons garde, avant tout, que la religion ne devienne un sujet de discorde entre les Français. Puisque, par le malheur des temps, tous les français ne peuvent être ralliés autour de la foi, il reste qu'une liberté bien réglée accorde à toutes les activités honnêtes la place nécessaire à leur légitime expansion. L'activité religieuse est réduite au droit commun: soit. Telle quelle, elle est encore un office considérable d'ordre, de paix sociale, de moralité, et partout, une bienfaitrice insigne de la société. Séparée de l'Etat, l'Eglise s'est vu dépouiller de certains avantages temporels. Mais ce qu'elle a perdu en biens et en privilèges, elle l'a regagné en dignité, en liberté vraie, en autorité morale."